

Icare, la vie continue.

Où est-il... C'est bien simple vous verrez, dans la salle au fond à gauche, au bout du mur...

Le gardien m'a répondu avec l'air de celui qui a tout vu de son regard délavé, l'air de celui que la fréquentation des grands maîtres n'impressionne plus depuis longtemps, l'air de quelqu'un qui s'en fiche et que plus rien ne peut émouvoir, l'air du type qui vient là depuis des jours, des semaines, des mois, des années, ce qui lui fait une sorte de vie momifiée dans ce temps suspendu qui est celui d'un musée.

La salle est de dimensions modestes, et sous la double lumière du jour qui s'éteint et de l'éclairage artificiel le parquet de bois sombre évoque une lourde étoffe de velours. Étouffées dans leur cadre doré, les toiles des primitifs flamands cachent leurs beautés aux yeux des visiteurs inattentifs que le crépuscule presse vers la sortie. Bientôt résonnera cette horrible sonnerie destinée à pousser dehors ceux qui s'attardent dans l'atmosphère tiède et ramollissante du musée, frileux d'avance de cette pluie qui n'a cessé de tomber tout l'après-midi durant. Les rêveurs ou les passionnés, les passionnés de rêve, seront les plus difficiles à chasser : il faudra l'énergie de la horde des gardiens en rang bien alignée pour les arracher à leurs contemplations. Dans les cuisines la soupe fume déjà sur la table, c'est là chose trop sérieuse pour qu'on tolère le moindre retard. Peut-être, peut-être passera-t-on tout de même préalablement boire une bière, comme ça, sans s'attarder, juste pour se laver la gorge de ces poussières qu'il a fallu avaler toute la journée et de ces heures debout qui vous plantent un poignard dans le bas du dos. Les gens ne se rendent pas compte combien ce boulot est pénible. Ils croient qu'il suffit d'être là et de faire quelque pas dans un sens puis dans l'autre, de discuter avec les collègues, d'intervenir parfois lorsqu'un enfant ne circule pas avec cet air compassé que leurs parents aiment à prendre dès qu'ils ont franchi la porte d'un musée. C'est d'ailleurs bien pratique ces allures de

componction, ça évite bruit et agitation. Mais parfois une classe entière d'élèves plus ou moins disciplinés ou un bus de touristes assommés par un voyage par trop culturel s'égayent dans tous les sens au milieu de petits rires qui se transforment vite en cris ou interjections incontrôlables. Alors il faut intervenir avec fermeté et politesse, rappeler par la vue de l'uniforme que l'on est soi-même un peu une oeuvre dans ce temple de l'art. Non, décidément, ce n'est pas un travail facile.

Mais où est-il... je ne le vois pas ?

Le tableau est beaucoup plus petit que ce à quoi je m'attendais. S'agit-il bien de celui que je cherche, « la chute d'Icare », dont on dit que son auteur a traité la tradition avec grand scrupule, représentant pour la première fois les personnages évoqués par le poète ? Ils sont là en effet, le « pêcheur qui amorce les poissons..., un berger appuyé sur son bâton, un laboureur... ». Le laboureur, d'ailleurs, je ne vois que lui avec sa blouse rouge plantée presque au milieu du tableau. À ses pieds des ombres de terre fraîchement retournée dessinent proprement le travail bien fait. Sur sa droite la mer circonscrite dans son écrin de rochers s'échappe à l'horizon, noyant ses verts émeraude aux clartés vives du soleil levant. Les voiles d'un bateau gonflent dans un vent qu'on suppose... oui c'est cela, moelleux. Tout a l'air si calme, si tranquille, qu'on ne peut imaginer le moindre drame. Chacun est occupé de ses activités habituelles, reprises d'hier comme elles le seront demain, paisibles ouvrages qui ont l'âge de l'humanité et que rien ni personne ne saurait remettre en question. Certes, à la charrue a succédé le tracteur; certes, le berger prête à sourire tant il ressemble à ces images d'Épinal dont on aime bercer les nostalgies d'une histoire que nous n'avons même pas connue.

Mais où est-il, lui... ?

Est-ce bien là le paysage dans lequel il volait à la suite de son père, chantant avec ravissement, grisé par ce voyage improbable qui faisait de l'homme l'égal des oiseaux ? Le scrupule du peintre ne semble pas être allé au-delà de la mise en scène : « un pêcheur qui amorce les poissons au bout de son roseau flexible, un berger..., un laboureur au

mancheron de sa charrue les voient passer tous deux. Stupéfaits, ils prennent pour des dieux ces hommes capables de tenir l'air. Déjà, sur leur gauche avaient fui Samos, chère à Junon; ils avaient dépassé Délos et Paros; sur leur droite étaient Lébinthos et Calymnos, connue pour son miel... »

Tout cela je veux bien le voir, je peux même peut-être aller au-delà et regarder îles et rochers comme autant de lieux que les ombres de Dédale et de son fils Icare ont caressé. Soit ! Le père avait fini de prodiguer ses conseils. Soit ! L'enfant prenait un plaisir si grand qu'il eût été dommage de l'accabler d'instructions inquiètes. « Attention, Icare, tiens-toi à mi-hauteur; si tu descends trop bas, l'humidité alourdira tes ailes; si tu montes trop haut, la chaleur les brûlera. Vole entre les deux. »

Où est-il ce père, le glorieux architecte qui poussa dans le vide un neveu par trop doué, craignant l'ombre que celui-ci déjà lui faisait et abusant pour commettre son geste de sa tendre crédulité ? Où est-il ce père si soucieux, qu'« en agitant ses ailes il a les yeux sur celles de son fils » ? Décidément la peinture a de ces trahisons difficilement acceptables et dans ce tableau, chacun se désintéresse de son voisin. Dédale ne pouvait-il pas être un guide plus attentif ? D'ailleurs c'est bien simple, il n'est pas là ! Et le pêcheur tout entier à sa tâche, ne pourrait-il pas lever un instant le nez de son roseau flexible ? Le laboureur ne pourrait-il pas lancer un grand bonjour d'une bonne grosse voix à laquelle le berger répondrait par un large geste du bras ? Puis ces moutons bien gras, tout moutonnants et prêts à suivre le signal du départ ou de l'arrêt comme si la solitude d'un seul risquait de remettre en cause l'harmonie du troupeau. Jusqu'à la petite caille dont on devine l'oeil impavide; à moins que ce ne soit une perdrix. Tout cela est déjà presque minuscule. Et s'il s'agissait d'un vanneau, en tout semblable à celui qui était devenu le neveu trop doué de Dédale et que la déesse Athéna avait arrêté dans sa chute et transformé en oiseau ?

Mais là, cette eau qui s'agite, ces éclaboussures... Ces jambes renversées et le corps dont je devine peut-être la pâleur au travers de

ces turbulences inquiètes... Non, j' imagine, je fabule autour du souvenir de cette poignée de plumes blanches que les vagues devaient porter mêlée à leur écume. Je rêve de cette audace de liberté alors qu'il est trop tard. La chaleur du soleil a ramolli la cire qui retenait les plumes, des gouttes odorantes sont tombées dans la mer, Icare agite ses bras dépouillés de ses ailes, il appelle, il tombe. Le peintre est là, dans l'instant même où le corps a pénétré l'eau, où les jambes prises d'un frénétique espoir cherchent encore un appui.

Jusqu'au soir, je le sais, Dédale a volé au-dessus de cet endroit, attendant le moment où la mer lui rendrait le cadavre de son fils. Et plus tard aussi, je le sais, il éleva un temple à Apollon et lui dédia ses ailes. Mais par deux fois ses mains habiles défailirent au souvenir de la douleur quand il voulut raconter dans la pierre la chute de son enfant.

La salle est déserte. Les derniers visiteurs s'éloignent en traînant les pieds, le regard fatigué de toute cette attention qu'il a fallu donner et la bouche pâteuse ou avide de ce qui pourrait la flatter. Mais alors, moi, à qui vais-je demander ? Je ne peux pas laisser là ce laboureur têtu et ce pêcheur obstiné ! Je ne peux pas me contenter de ce berger benoîtement appuyé sur son bâton et entouré de son troupeau ! Un homme meurt, ça se voit bien tout de même, un homme qui meurt !

Françoise Chauvelier, 14 novembre 2004